Faisons vivre aux élèves une compétition généreuse

Maxime Travert rend compte des aspects contradictoires de la compétition et nous invite à intégrer dans notre enseignement les motifs qui donnent sens aux engagements des adolescents sportifs.*

●●●

La dernière enquête de la DEPP sur « l'état » de l'EPS, révèle l'ambiguïté du rapport, qu'entretiennent la profession et la discipline, à la compétition. Comment vous positionnez vous à l'égard d'un sujet qui semble être trop souvent un non-dit professionnel ?

Cette ambiguïté ne me semble pas nouvelle. Depuis que l'EPS est devenue « sportive », le lien qui la lie à la compétition a toujours été débattu. Fascination d'un côté, rejet de l'autre ont toujours été, et sont encore, des enjeux d'oppositions. Pour autant, il me paraît que l'éducation physique et sportive ne peut pas se passer de la compétition. Rappelons que cette compétition s'est substituée, courant XIXe, au duel singulier et a permis d'apaiser le climat de ces affrontements en déplaçant les enjeux de la performance, de l'honneur et la réputation à ceux de l'excellence et du classement. Donc quand je parle de « compétition », c'est à cette forme de relation sociale que je fais référence : une tension (un affrontement), des conventions (une compétition), des effets (une excellence et un classement).

●●●

L'EPS peut-elle, doit-elle, dépasser l'alternative d'une compétition pensée soit comme une fin en soi, soit seulement comme un moyen ?

Cet ensemble, dont je parle plus haut, peut être envisagé, pour faire vite, suivant deux scénarii possibles. Prenons chaque élément un par un. La compétition peut-être, comme vous le dites, envisagée comme une fin ou comme un moyen. Elle peut être perçue comme une façon de vivre, un modèle d'existence, qui comme chacun le sait génère son ensemble de déviances que ce soit sur le plan de la sur-conformité (la triche, l'excès de violence...) ou sur celui de la sous-conformité (contre-culture, repliement communautaire). Elle peut également se concevoir comme une « tranche de vie », une opportunité de se dépasser, une occasion objective de faire un point. En ce qui concerne, la performance et l'affrontement c'est la même chose. La première peut très bien servir une sélection, un tri entre individus, mais elle peut aussi permettre de mesurer un degré d'investissement, des compétences acquises ou/et de se comparer. Le second peut installer une domination sans concession, une supériorité froide mais également provoquer la reconnaissance de l'autre, construire une économie de la rencontre dans laquelle la victoire n'a de sens que si elle impose la revanche. L'EPS ne me semble pas pouvoir échapper à cette alternative. Elle est bien évidemment réductrice si elle est un slogan. Elle est riche, si elle devient un cadre d'analyse.

N. Charlier

●●●

Quels sont les rapports que devrait instituer une « compétition éducative », entre les acteurs et leurs pratiques, entre les compétiteurs eux-mêmes ? Y voyez-vous un mode d'éducation possible ?

Tout d'abord une « compétition éducative » est avant tout, pour reprendre le cadre de la question précédente, une compétition utilisée comme moyen. Alors, la relation entre les acteurs et la pratique devient apaisée et les interactions entre compétiteurs, bien que vi-

*Maître de conférences à l'IUFM d'Aix-Marseille. Il poursuit ses travaux de recherche au sein de L'UMR6233, Institut des sciences du Mouvement Etienne-Jules Marey CNRS. Université de la Méditerranée.

ves, s'accordent d'un climat de respect mutuel. Pourrait-il en être autrement d'une rencontre dont l'ambition mesurée est le partage d'une expérience singulière ?
Pour devenir un mode d'éducation possible il me semble important que ce choix se concrétise dans des formes éducatives (scolaires) de pratiques compétitives qui, tout en préservant les dimensions culturelles des activités, les adaptent aux niveaux des compétiteurs concernés et envisage la performance comme un témoin de ce qui est vraiment appris. Si le moteur de la rencontre reste le face à face, c'est par sa mise en forme et le jugement sur ses effets qu'il devient éducatif.

●●●

Peut-on d'un point de vue éducatif, voir développementaliste, aborder « simplement » le problème du rapport gagnant/perdant dans l'activité « ludo sportive » ?

Ça peut-être un ordre d'entrée dans l'activité. Le replacer dans un contexte éducatif c'est envisager de complexifier la tâche des gagnants et d'offrir aux perdants une occasion de devenir des gagnants. Se limiter aux effets bruts de l'affrontement, c'est au regard de ce que nous avons dit précédemment, se passer des autres dimensions éducatives de la compétition. Je rappelle qu'il serait regrettable de ne pas jouer sur l'échange qu'impose une rencontre, sur les outils qu'oblige la mesure de la performance et sur le cadre de l'opposition que commandent les interactions entre compétiteurs.

●●●

La compétition, la performance, « font émotion », voire parfois conduisent à la déraison. Peut-on ne voir dans la compétition que ce qui oppose, dresse les uns contre les autres, que ce qui sépare ?

Bien évidemment, vous avez raison, il n'y a pas d'engagement compétitif sans émotions. Ici aussi doit être envisagé le rapport éducatif avec les émotions suscitées. Isolées, elles stimulent le sentiment de distinction, provoquent la mise à distance, alimentent le rejet. Partagées, mises en commun, elles invitent au rapprochement, contribuent au sentiment d'une appartenance, deviennent facteurs d'intégration. C'est suivant cette optique qu'il me semble judicieux d'agir. L'effervescence ou, *a contrario*, l'intériorisation des sentiments vécus doivent être des énergies placées sous le signe de l'ouverture à l'autre et non sous celui de la discrimination.

●●●

Avec certaines nuances, l'enquête DEPP, déjà citée, montre un certain attrait des jeunes pour la compétition. Vous travaillez, vous et votre collectif sur les motifs d'agir des jeunes. Qu'observez-vous ? Cela peut-il nourrir des choix éducatif ? Y a-t-il des enseignements à tirer ?

Ce que nous constatons, après avoir questionné les élèves de notre académie (Aix-Marseille), c'est que les trois principaux motifs d'agir qui stimulent l'investissement des élèves sont « le jeu aux limites » (relever un défi sans avoir l'assurance de le réussir), « la sociabilité » (le plaisir d'être ensemble) et la compétition (se distinguer meilleur que l'autre). On relève que si les deux premiers restent, quel que soit l'âge, des invariants comportementaux, le troisième perd de son intérêt chez les élèves les plus âgés (élève de terminale).
Ce constat m'incite à faire quelques commentaires. Nous parlions au début du rapport ambigu qu'entretiennent certains enseignants avec la compétition. Celui-ci ne serait-il pas, parce qu'ils sont au contact direct des élèves, l'expression de la distance que ces derniers prennent avec elle ? Doit-on alors la rejeter, au même titre que certains de nos élèves, ou à l'opposé, la redynamiser en tentant de l'aborder suivant le cadre que nous avons envisagé ? J'aurai tendance à me placer dans le deuxième cas. Le rejet ne doit pas nous poser de problème sauf s'il est fondé sur une fausse impression voire sur un simple *a priori*. Faisons vivre aux élèves une compétition généreuse. Ensuite, à eux de choisir.
Se développe aujourd'hui une propension à travailler sur des compétences qui sont indexées aux projets des élèves : l'amélioration de ses capacités, la préparation d'une échéance donnée ou l'affinement de sa silhouette. Nos travaux nous interrogent sur l'authenticité de ces projets. Je pose la question : sont-ils vraiment des projets d'élèves ? Ne sont-ils pas plutôt des projets que les enseignants imaginent pour les élèves ? Si deux motifs, « le jeu aux limites » et « la sociabilité », en plus de celui de la « compétition », donnent sens aux engagements des adolescents sportifs pourquoi les enseignants ne les intègrent-ils pas dans cet aspect de leur enseignement ? Il me semblerait judicieux de travailler autour de cette question.
Le deuxième constat sur lequel nous voudrions nous attarder est celui des élèves qui pratiquent le sport en dehors de tout cadre institutionnel (club). Nos travaux nous montrent qu'ils sont de plus en plus nombreux et que les compétitions qui animent leurs rencontres ne sont plus finalisées par des objets de convoitises conventionnels mais par d'autres parfois très différents (en football on n'est plus sur la marque mais sur l'élimination d'un adversaire). Se pose alors la question de savoir ce que nous faisons de ces élèves ? Que faire de leurs modèles compétitifs ? Ici aussi il me paraît fondamental d'aborder collectivement ce cas de figure. Peut-on laisser se développer des formes variées de communautarismes ludiques ? ❑

Il serait regrettable de ne pas jouer sur l'échange qu'impose une rencontre, sur les outils qu'oblige la mesure de la performance et sur le cadre de l'opposition que commandent les interactions entre compétiteurs